

Rotterdam, le labo

S'APPUYANT SUR UN **PLATEAU PRESTIGIEUX**, DE **BONG JOON-HO** AUX FRÈRES SAFDIE, LA 49^E ÉDITION DU IFFR A AUSSI CONFIRMÉ SA VOCATION DE **TÊTE CHERCHEUSE** DU CINÉMA MONDIAL. COUP DE SONDE.

TEXTE **Jean-François Pluijgers**, À **Rotterdam**

Organisé fin janvier, l'International Film Festival Rotterdam (IFFR) ouvre traditionnellement l'année des festivals internationaux de cinéma, Berlin suivant dans la foulée avant, quelques mois plus tard, l'incontournable raout cannois. Plus que ceux-là encore, le rendez-vous hollandais, dont la 49^e édition s'est clôturée le week-end dernier, s'est imposé, au fil du temps, comme tête chercheuse du cinéma mondial. Un simple coup d'œil au palmarès des Tiger Awards suffit à s'en convaincre, qui ont couronné, ces 20 dernières années, le Britannique Christopher Nolan pour son premier long métrage *Following*, le Chinois Lou Ye pour *Suzhou River*, l'Argentin Pablo Trapero pour *Mundo grúa*, le Taïwanais Lee Kang-sheng pour *The Missing*, l'Américaine Kelly Reichardt pour *Old Joy*, ou encore le Coréen Lee Su-jin pour *A Capella*. Et l'on en passe, la manifestation suivant, avec les ans, un tropisme asiatique toujours plus affirmé, les Chinois Zhu Shengze (le documentaire *Present.Perfect*) et Cai Chengjie (*The Widowed Witch*) ayant ainsi succédé à l'Indien Sanal Kumar Sasidharan (*Sexy Durga*) au tableau d'honneur des dernières éditions.

Tendance confirmée par le millésime 2020, le cinéaste chinois Zheng Lu Xinyuan obtenant le Tiger Award pour

The Cloud in Her Room, tandis que le Sud-Coréen Kim Yong-hoon se voyait décerner le prix du jury pour *Beasts That Cling to the Straw*, la version noir et blanc de *Parasite*, de Bong Joon-ho, obtenant pour sa part le prix du public. Une manière aussi de saluer l'ADN du festival, privilégiant les découvertes (au travers notamment de son volet Bright Future) sans être fermé aux artistes confirmés (la section Voices accueillant des avant-premières choisies, de *Ema* de Pablo Larraín à *Little Women* de Greta Gerwig, en passant par *Filles de joie* de Frédéric Fonteyne et Anne Paoulicevich, ou *Muidhond* de Patrice Toye, deux des nombreux films belges proposés). Cela sans négliger ni les enjeux sociaux ou politiques (au cœur du programme Perspectives, avec, entre autres, une sélection de films hongkongais) ni le monde du cinéma (avec un Deep Focus où l'on pouvait apprécier une rétrospective Marion Hänsel, parmi d'autres). À charge, du coup, pour le spectateur de butiner selon l'humeur du moment.

L'un des événements de cette édition aura donc consisté en la présentation, suivie d'une master class, de la version noir et blanc du *Parasite* de Bong Joon-ho, Palme d'or lors du dernier festival de Cannes. Une démarche dont la nécessité artistique n'est pas apparue criante à l'autopsie, ce qui



ratoire du cinéma



Parasite



L'Extraordinaire Voyage de Marona

n'ôte rien aux immenses qualités d'un film que son réalisateur s'apprête maintenant à développer en mini-série de six heures pour HBO -affaire à suivre, en tout état de cause. Autre événement, la projection exceptionnelle de *Uncut Gems*, nouveau brutot décoiffant des frères Safdie (*Good Time*) destiné à Netflix (*lire aussi en page 38*). C'est peu dire que le film, une course nerveuse sur les pas d'un bijoutier borderline campé par un Adam Sandler halluciné, prend toute sa mesure sur grand écran. Incontestable réussite, ce ballet new-yorkais frénétique n'est pas sans évoquer le Martin Scorsese de la grande époque (lequel figure d'ailleurs au générique au titre de producteur exécutif).

Exploration tous azimuts

La suite aura dispensé un parfum d'inattendu, au travers notamment d'un bréla de productions asiatiques. On ne s'attardera pas outre mesure sur *Happy Old Year*, du réalisateur thaïlandais Nawapol Thamrongrattanarit, l'histoire d'une jeune femme qui, de retour au pays après un séjour en Suède, décide de vider totalement la maison familiale pour la transformer en espace de travail au décor minimaliste. Et les souvenirs de refluer à mesure qu'elle met son singulier projet à exécution, et avec eux un sentimentalisme noyant bientôt le propos. Plus intéressant, *A Love Unknown* de John Clang, déploie, à New York et Singapour, les destins parallèles de deux femmes en proie à une dépression profonde, une mère et sa fille adulte qu'elle avait abandonnée encore enfant. Arpentant le lien souterrain les unissant -elles ignorent leur existence respective-, le film, tourné en noir et blanc et sur supports divers, n'échappe pas toujours à la tentation poseuse. Pour autant, il laisse une impression tenace, osant un jusqu'au-boutisme désespéré en prise sur l'air du temps. *Dwelling in the Fuchu Mountains*, de Gu Xiaogang, adopte, pour sa part, une forme plus classique. Inspiré d'un rouleau peint au XVe siècle par Huang Gongwang, le film décline au rythme des saisons le destin de trois générations d'une famille de Fuyang (interprétée par des non-professionnels) qu'il adosse aux mutations de la Chine contemporaine. On se laisse flotter avec bonheur au gré des 150 minutes de cette fresque décomposant et recomposant le paysage familial avec un art consommé du récit comme de la mise en scène. Gu Xiaogang, un cinéaste autodidacte, signe là un premier film parfaitement maîtrisé, confirmant l'excellente santé du cinéma chinois. Il en émane un profond sentiment de sérénité, voisin de celui que l'on éprouve à la découverte de *L'Extraordinaire Voyage de Marona*, fable philosophique à l'esthétique foisonnante que signe Anca Damian, avec le concours notamment de Brecht Evens. Une perle animée pour un festival pratiquant l'exploration tous azimuts, et un film que l'on pourra découvrir dans quelques jours en ouverture d'Anima... ●